



MICHIKO AOYAMA

.....

La bibliothèque des rêves secrets

NA
MI



Femme imposante et énigmatique coincée entre le paravent et le bureau d'angle du coin Conseils d'une petite bibliothèque en plein cœur de Tokyo, Sayuri Komachi attend patiemment ceux qui décident de venir la voir. Hommes ou femmes, jeunes ou vieux, salariés ou retraités... ils sont au croisement de leur vie. Et à chacun, la mystérieuse bibliothécaire propose un ouvrage totalement inattendu, bien loin de celui qu'ils croyaient être venus chercher. Mais ce choix ne relève pas du hasard, car derrière cette lecture imprévue et surprenante se dessinent les premiers jalons d'un nouveau départ.

Un roman choral poétique qui célèbre le pouvoir des livres et l'importance qu'une personne attentive et à l'écoute peut avoir sur le destin de chacun d'entre nous.

.....

Michiko Aoyama est une journaliste japonaise. Finaliste du Prix des libraires au Japon, *La Bibliothèque des rêves secrets*, son premier roman, s'est immédiatement hissé en tête des ventes avant de connaître un succès international.

ISBN : 978-2-493816-02-3



9 782493 816023

19 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Constance Clavel
Illustration : © Léa Le Pivert



NA
MI



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LA BIBLIOTHÈQUE
DES RÊVES SECRETS

Titre original : お探し物は図書室まで (OSAGASHIMONO WA
TOSHOSHITSU MADE)

Copyright © Michiko Aoyama, 2020

Tous droits réservés.

Traduit du japonais par Alice Hureau

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

Publié pour la première fois au Japon en 2020 par Poplar Publishing Co.,
Ltd.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Poplar
Publishing Co., Ltd., par l'intermédiaire de The English Agency (Japon)
Ltd et New River Literary Ltd.

ISBN : 978-2-493816-02-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Michiko Aoyama

LA BIBLIOTHÈQUE
DES RÊVES SECRETS

Roman

Traduit du japonais par Alice Hureau

**NA
MI**

CHAPITRE 1

Tomoka, 21 ans,
vendeuse en prêt-à-porter féminin

SAYA M'A ENVOYÉ UN MESSAGE pour m'annoncer qu'elle avait un petit ami. Je lui ai demandé : « Il est comment ? » Mais j'ai reçu pour toute explication : « Il est médecin. »

Ma question portait sur sa personne, or Saya a laissé de côté caractère et apparence pour me parler de son emploi. Les médecins ne sont pas tous pareils, pourtant.

Elle a sûrement répondu cela par souci de simplicité. Comme si son emploi exprimait son caractère. À dire

vrai, même à moi, « médecin » évoquait une image stéréotypée.

Quelle indication sur mon caractère donnait mon travail vu de l'extérieur ? Un inconnu devinerait-il qui je suis ?

Sur un fond d'écran bleu ciel, la discussion s'est poursuivie au sujet de cet homme rencontré lors d'une soirée entre célibataires.

Saya venait de la même ville que moi. C'était mon amie depuis le lycée et elle me contactait de temps à autre, même depuis mon emménagement à Tokyo pour mes courtes études puis le travail.

« Et toi, Tomoka, comment va la vie ? »

Mes doigts se sont immobilisés un instant. Il n'y avait rien de neuf de mon côté.

J'ai tapé « Ça » et envoyé par erreur la première suggestion automatique de mon smartphone : « Ça va bien. » En vérité, je comptais répondre : « Ça va moyen. »

Je travaillais à Éden.

Vêtue d'un veston et d'une jupe droite noire, je gérais la caisse et conseillais les clients dans ce centre commercial au nom paradisiaque. Toute l'année,

même en hiver, saison qui approchait à grands pas. Six mois s'étaient déjà écoulés depuis la fin de mes études et mon embauche.

Nous étions en novembre et le chauffage était allumé. Mes pieds en collants transpiraient dans mes chaussures à talons trop serrées. Je sentais mes orteils en sueur s'atrophier, collés les uns aux autres.

Dans le monde du travail, les femmes en tailleur sont toutes logées à la même enseigne, mais la particularité d'Éden était le port d'un chemisier couleur rose corail. Pendant ma formation, j'avais appris que l'entreprise avait fait appel à un célèbre coloriste pour la choisir. Le rose corail renvoyait une image positive et douce, et cette teinte avait aussi été adoptée parce qu'elle convenait aux femmes de tous âges, ce que j'avais constaté depuis mon arrivée.

— J'ai pris ma pause déjeuner. C'est à vous, Fujiki, m'a lancé Numauchi, une employée à temps partiel de retour à la caisse. Son rouge à lèvres retouché brillait.

J'avais été affectée au rayon prêt-à-porter féminin. Numauchi faisait figure de vétéran avec ses douze ans d'expérience. Le mois dernier, selon ses dires, elle avait atteint un nombre uniforme pour son anniversaire. Elle

n'avait ni 44 ni 66 ans, alors j'en ai déduit qu'elle était âgée de 55 ans. Presque comme ma mère.

Le chemisier rose corail lui allait comme un gant. Il avait été pensé ainsi car notre équipe rassemblait un grand nombre d'employées à temps partiel d'un certain âge.

— Ces derniers temps, vous revenez à la toute dernière seconde. Corrigez cela, m'a-t-elle dit.

— Je suis désolée.

Même parmi les employées à temps partiel, c'était une meneuse. Elle faisait la police et était trop regardante, mais elle disait toujours vrai.

— J'y vais.

J'ai quitté ma caisse avec un discret hochement de tête à son attention. En passant dans un rayon, j'ai remarqué des articles en désordre et j'ai tendu la main pour les ranger, lorsqu'une cliente m'a accostée.

— Dites...

Je me suis retournée. Probablement du même âge que Numauchi et sans maquillage, elle portait une vieille doudoune et un sac à dos élimé.

— À votre avis, lequel m'irait le mieux ?

Elle tenait un pull dans chaque main : un fuchsia avec col en V et un marron à col roulé.

Ici, on ne s'adressait pas aux clientes comme le feraient les vendeuses d'une boutique de mode. Moi, ça m'arrangeait, mais fatalement, nous devons leur répondre si elles venaient à nous.

J'aurais dû ignorer le rayon en désordre et prendre ma pause. Mais j'ai comparé les deux pulls, hésitante, puis désigné le fuchsia.

— Je trouve celui-ci plus éclatant.

— Ah bon ? Il n'est pas trop voyant pour moi ?

— Pas du tout. Mais si vous voulez un vêtement plus passe-partout, le marron est idéal, avec son col roulé bien chaud.

— Mais il est un peu terne.

Un dialogue stérile s'est installé. J'ai eu beau lui proposer de les essayer, elle a jugé cela fastidieux.

— Cette belle couleur vous irait bien.

À ces mots, l'ambiance a enfin changé.

— Vous croyez ?

Elle a observé attentivement le pull fuchsia et a relevé la tête.

— Alors je le prends.

Elle s'est insérée dans la file d'attente à la caisse. J'ai replié le pull marron et je l'ai rangé sur l'étagère.

Ma pause de trois quarts d'heure venait d'être amputée de quinze minutes.

J'ai poussé la porte réservée au personnel et j'ai croisé une employée d'une marque de vêtements pour jeunes. Sa jupe évasée de qualité, avec un motif à carreaux blanc et vert mousse, virevoltait.

Même si ces employées des boutiques spécialisées et l'équipe rose corail travaillaient toutes à l'étage consacré à la mode, elles, étaient joliment vêtues. Elles portaient sans doute des articles en vente dans leur magasin. Éden paraissait chic avec de telles salariées aux cheveux ondulés tombant sur un chemisier vintage.

Je suis passée au vestiaire récupérer mon sac contenant mon repas et je me suis dirigée vers le réfectoire du personnel.

Au menu, nous n'avions le choix qu'entre nouilles soba ou udon, riz au curry, ou un plateau avec toujours les mêmes plats bien définis. J'y avais mangé plusieurs fois, mais un jour, la cantinière avait si mal réagi à mes protestations pour une erreur de commande que je n'ai plus jamais renouvelé l'expérience. Depuis, je m'y installais exclusivement pour avaler un petit pain acheté sur le trajet, dans une supérette ouverte jour et nuit.

Des touches de rose corail fleurissaient un peu partout dans le réfectoire. Ici et là, étaient attablés le personnel masculin en chemise blanche et les employés des boutiques de mode, en tenue décontractée.

J'ai entendu un rire perçant tout près de moi, provenant d'un groupe de quatre employées à mi-temps. Habillées d'un tailleur, elles discutaient avec enthousiasme de leurs familles respectives. Elles avaient l'air de s'amuser. Les clients devaient nous considérer comme des membres de l'équipe rose corail, mais franchement, ces femmes m'effrayaient. Je ne pouvais pas rivaliser avec elles. Mais juste m'effacer et les observer de loin.

Je n'étais vraiment pas comme elles...

J'avais intégré Éden pour une raison : c'était la seule entreprise qui m'avait acceptée.

J'ignore ce qui m'avait incitée à postuler ici et dans diverses autres sociétés. De toute façon, je ne savais pas faire grand-chose, alors peu importe où j'obtenais un poste.

Quand j'ai été avisée, de manière informelle, de mon recrutement à Éden, j'étais si lasse de ma trentaine d'échecs successifs que je m'en suis satisfaite. Pour moi, l'essentiel était de pouvoir habiter à Tokyo.

Je n'ai jamais eu pour objectif d'y accomplir de grands projets. J'avais surtout envie de quitter la campagne.

Mon village natal, bien loin de la capitale, n'était que rizières à perte de vue. Il fallait quinze minutes en voiture pour atteindre la seule supérette sur la grande route. Les magazines vendus sur les étals avaient plusieurs jours de retard, il n'y avait ni cinéma ni grand magasin. Aucun restaurant digne de ce nom, et pour tout lieu de restauration, un petit établissement qui servait les mêmes menus. J'en ai eu assez dès le collège et j'ai voulu fuir au plus vite.

J'ai clairement été influencée par les séries télévisées diffusées sur les quatre chaînes disponibles. Je rêvais de Tokyo pour tout trouver sur place, pour vivre avec raffinement et passion comme une actrice. Alors je me suis appliquée dans mes études afin de réussir les examens d'entrée dans une université proposant un cursus court.

Juste après mon arrivée à Tokyo, j'ai réalisé que ce n'était qu'une vision idéalisée. Mais dans la capitale, cinq minutes de marche suffisaient à trouver des supérettes et un train circulait toutes les trois minutes. En ce sens, Tokyo était réellement la ville parfaite. Je pouvais acheter des articles de première nécessité et des plats

préparés dès que j'en avais besoin. Je me suis bien habituée à cette vie facile. Éden détenait plusieurs enseignes dans le Kantô, la région autour de Tokyo, et comme j'avais été engagée dans celui à un arrêt de train de chez moi, le trajet ne me fatiguait pas.

Mais parfois, une question me traversait l'esprit. Que faire de mon avenir ?

Le désir irrésistible qui m'avait poussée à rejoindre la capitale et mon excitation qu'il se soit réalisé s'étaient évanouis.

Rares étaient les habitants de mon village à avoir étudié ici. Tous me félicitaient, car à leurs yeux, j'étais « géniale », ce qui m'enchantait, mais en réalité, je n'avais rien de génial.

Rien ne me faisait véritablement envie, rien ne m'amusait ; je n'étais pas en couple, je souhaitais juste que ma vie cesse d'être insignifiante. Même en repartant pour la campagne, je resterais une incapable.

Je laisserais les années s'écouler en conservant mon poste à Éden. Sans ambition ni rêve, mon corps vieillirait en uniforme rose corail. En plus, comme je travaillais le week-end, je côtoyais de moins en moins mes amis, et ce n'était sûrement pas la seule raison, mais je ne parvenais pas à trouver un petit ami.

Et si je changeais de travail ?

Cette idée m'a effleuré l'esprit à plusieurs reprises. Mais elle nécessitait une folle dépense d'énergie que je n'avais pas. Globalement, je n'avais aucune force. Penser à la rédaction de mon CV suffisait à m'épuiser.

Déjà, existait-il un travail que je sois en partie capable de faire, moi qui n'avais réussi qu'un recrutement à l'obtention de mon diplôme ?

— Ah, Tomoka ! m'a appelée Kiriyama, un plateau entre les mains.

C'était un jeune employé chez un opticien du nom de ZAZ. Âgé de 25 ans, soit quatre ans de plus que moi, il était le seul ici avec qui je discutais en toute sincérité.

Voilà quatre mois qu'il avait rejoint la boutique. Comme il travaillait pour ZAZ et non Éden, il était parfois appelé en renfort dans d'autres magasins, si bien que je ne l'avais pas vu depuis longtemps.

Sur son plateau, un menu au chinchard pané et un bol de nouilles udon à la viande. Malgré son gros appétit, il était tout mince.

— Je peux m'installer là ?

— Oui !

Il s'est assis en face de moi. Derrière des lunettes aux fines montures rondes qui lui allaient à ravir, son regard était chaleureux. Son travail lui correspondait à merveille. J'avais entendu dire qu'il avait démissionné pour prendre ce poste.

— Tu faisais quoi comme job avant ? l'ai-je interrogé.

— Je travaillais dans l'édition de magazines. Je participais à leur conception, j'écrivais des articles.

— Ah bon ?

Je ne l'imaginai pas dans une maison d'édition. Lui qui était doux et sociable, me paraissait maintenant cultivé et intelligent. Au final, même notre expérience professionnelle créait une image de nous.

— Qu'est-ce qui te surprend ?

— C'est génial comme boulot !

Il a affiché un léger sourire, puis a aspiré ses nouilles.

— Mais bosser pour un opticien, c'est génial aussi !

— C'est vrai.

J'ai ri et grignoté mon hot-dog.

— Tomoka, tu répètes tout le temps « génial ».

— Ah ?

C'était bien possible.

Lorsque j'avais discuté avec Saya de son couple, j'avais sans doute utilisé ce mot plusieurs fois. Mais

qu'est-ce que je trouvais génial ? Des compétences particulières ? La richesse des connaissances ? Des choses accessibles à une poignée de gens ?

Tout en buvant un lait fraise, j'ai murmuré :

— Je me demande si je vais passer ma vie à Éden.

Kiryama a haussé un sourcil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux changer de travail ?

Après une légère hésitation, j'ai répondu timidement :

— Oui... Disons que j'y réfléchis depuis peu.

— Tu comptes rester dans le commerce ?

— Non, j'aimerais être employée de bureau. Être libre de m'habiller comme je veux, en congé le week-end, avec une place attitrée. Je m'imagine bien déjeuner dans un restaurant près de l'entreprise avec mes collègues, critiquer nos supérieurs dans la cuisine...

— Tu ne parles même pas du travail...

Son rictus était plein d'amertume. Mais moi, j'ignorais totalement quel emploi me conviendrait.

— Si tu tiens le coup ici quelques années, tu pourras viser une mutation au siège, non ?

— Sûrement.

À Éden, une fois recrutée, on passait au moins trois ans sur le terrain. Ensuite, on pouvait en effet être

transféré au siège si on en faisait la demande : au service des affaires générales, des ressources humaines, voire au service du développement, en charge des achats ou de l'événementiel. Du travail de bureau, donc.

Mais il y avait peu d'espoir que notre vœu se réalise. Quand on restait un certain temps en boutique, le plus probable était d'obtenir une promotion en tant que chef de section, comme Uejima, mon supérieur. Lui qui d'ailleurs était loin d'être motivé. Voilà cinq ans qu'il avait pris ce poste, et à le voir, du haut de ses 35 ans, je me disais que dans le meilleur des cas, je finirais comme lui. On appelait ça une « promotion », mais le contenu du travail restait le même, on avait juste plus de responsabilités, et surtout, la gestion du personnel à temps partiel. J'étais terrorisée à cette seule idée. On percevait une légère augmentation de salaire, mais je n'avais pas assez confiance en moi pour faire ce métier.

J'ai demandé à Kiriyama :

— Comment tu as trouvé ton emploi chez ZAZ ?

— Je me suis inscrit sur un site spécialisé. J'ai fait mon choix parmi plein d'annonces.

Il a saisi son téléphone et m'a montré.

En renseignant le type d'emploi souhaité, son expérience et ses compétences, on recevait par e-mail des

offres d'emploi correspondantes. L'exemple de formulaire prérempli était très détaillé, avec des cases à cocher : qualifications, résultat au TOEIC, permis de conduire...

— Mais je n'ai que le niveau 3 au test d'anglais Eiken...

J'aurais au moins dû passer mon permis. Les habitants de mon village ne pouvant vivre sans voiture, ils prenaient des cours à l'auto-école durant les vacances de printemps, une fois leur diplôme du lycée obtenu. Prête à partir pour Tokyo, j'avais jugé cela inutile et j'avais profité de mes vacances. Quant au test d'anglais, le collège nous avait à moitié obligés à passer le niveau 3, diplôme sans aucune valeur.

Le paragraphe sur les compétences informatiques du formulaire d'inscription était encore plus précis, avec la maîtrise des logiciels Word, Excel, PowerPoint, et d'autres dont le nom m'était inconnu.

J'avais un ordinateur portable. Il m'avait servi à l'université pour des rédactions et mon mémoire de fin d'études. Mais depuis que j'étais entrée dans le monde du travail, je n'avais plus eu l'occasion d'écrire aucun texte. Du jour au lendemain, ma box était tombée en panne et j'avais eu la flemme d'en racheter une neuve

et de la connecter au Wi-Fi. D'autant que je n'étais pas douée en informatique. Alors je n'avais jamais rallumé mon ordinateur. Mon smartphone me suffisait.

— Je sais plus ou moins utiliser Word pour écrire un texte, mais pas Excel.

— C'est un logiciel à connaître pour du travail de bureau.

— Mais prendre des cours est hors de prix.

— Les centres culturels ou d'arrondissements en proposent souvent, avec des cours d'informatique abordables pour les habitants du quartier.

— Ah bon ? me suis-je exclamée.

Chiffonnant le sachet vide de mon hot-dog, j'ai regardé ma montre : il me restait moins de dix minutes. Je devais encore passer aux toilettes, et si je ne me rendais pas à ma caisse trois minutes avant l'heure, j'aurais Numauchi sur le dos.

J'ai fini mon lait fraise et je me suis levée de ma chaise.

Le soir venu, j'ai fait une recherche sur mon téléphone avec les mots « arrondissement d'Hatori », où je vivais, « résidents », « cours d'informatique » et j'ai été étonnée du grand nombre de résultats.

Mes yeux se sont arrêtés sur « Centre social d'Hatori ». J'ai vérifié l'adresse : c'était à deux pas de chez moi. Il semblait associé à une école primaire à moins de dix minutes à pied.

Selon leur site officiel, ils proposaient divers cours et manifestations : *shôgi*, haikus, rythmique, danse hawaïenne, gymnastique. Ils organisaient assez régulièrement des ateliers d'*ikebana*, par exemple. Tous les habitants de l'arrondissement pouvaient participer.

J'ignorais qu'une école primaire offrait ce genre de services. En trois ans de vie ici, c'était la première fois que j'en entendais parler.

Apparemment, les cours d'informatique se déroulaient dans une salle de réunion.

« Apporter son ordinateur portable, sinon un prêt est envisageable. Deux mille yens le cours. Tous les mercredis de 14 heures à 16 heures. »

C'était un cours collectif avec suivi individualisé et possibilité de venir quand on le souhaitait. J'étais ravie que ce soit en semaine et non le week-end. Et cette semaine, j'avais justement mon mercredi de libre.

« Débutants bienvenus. Recommandé pour ceux désireux d'apprendre à leur rythme. Enseignement individuel. Cours possibles : utilisation d'un ordinateur, Word / Excel, création de site web, codage. Nom de l'enseignant : Gonno. »

C'était tout à fait à ma portée.

J'ai rempli le formulaire d'inscription et je l'ai envoyé. Sans même avoir commencé les cours, je m'imaginai déjà maîtrisant Excel, et j'étais contente, sentiment que je n'avais pas ressenti depuis une éternité.

Deux jours plus tard, mercredi, je me suis rendue à l'école primaire avec mon ordinateur.

D'après le plan sur le site officiel, l'entrée se trouvait dans un passage étroit après avoir contourné le mur d'enceinte. C'était un bâtiment blanc à un étage. Au-dessus de la porte vitrée, où une pancarte indiquait « Centre social d'Hatori », était fixé un petit toit, une sorte d'auvent.

J'ai poussé la porte. L'accueil était juste à l'entrée, avec un homme à l'épaisse chevelure blanche assis derrière le comptoir. Dans un bureau au fond de la pièce, une femme rédigeait quelque chose, un bandana noué autour de la tête. Je me suis adressée à l'homme.

— Bonjour, je viens pour le cours d’informatique.

— Très bien, remplissez ceci. Le cours aura lieu dans la salle A.

Il a désigné une planchette à pince sur le comptoir. Y figurait un formulaire avec nom des visiteurs, motif de présence et heure d’arrivée.

La salle A se situait au rez-de-chaussée. Passé l’accueil, il fallait prendre tout de suite à droite dans le hall. La porte étant ouverte, j’ai jeté un œil à l’intérieur. Une femme aux cheveux ondulés, un peu plus âgée que moi, et un homme au visage angulaire en train d’allumer son ordinateur, étaient déjà assis en vis-à-vis sur deux longues tables.

J’étais persuadée que l’enseignant, Gonno, était un homme, mais c’était une femme d’environ 55 ans.

— Mon nom de famille est Fujiki, me suis-je annoncée, et Mme Gonno m’a lancé un sourire plein d’enthousiasme.

— Asseyez-vous où vous voulez !

Je me suis installée au bout de la table où s’était placée la jeune femme. Concentrés sur leur tâche, elle et l’homme n’ont pas fait cas de moi.

J’ai allumé mon ordinateur. Par précaution, j’avais vérifié chez moi son bon état de marche, vu que je

ne l'avais pas manipulé depuis une éternité. Malgré un démarrage interminable, sûrement parce qu'il était resté longtemps éteint, il s'était lancé sans problème.

Comme je n'utilisais que mon téléphone, j'ai eu un mal fou à taper sur le clavier. Je devrais peut-être aussi m'entraîner sur Word.

— Madame Fujiki, vous souhaitez vous former à Excel, c'est bien ça ?

Elle le savait sans doute parce que je l'avais précisé lors de mon inscription. Mme Gonno a examiné mon ordinateur.

— Oui, mais je ne l'ai pas, ai-je répondu.

Elle a rapidement inspecté l'écran et a déplacé la souris avec aisance.

— Si, vous l'avez. Je vous crée un raccourci.

Au bord de l'écran, une icône rectangulaire verte est apparue, avec un « X » pour « Excel ».

Je suis tombée des nues. Alors comme ça, cet ordinateur avait Excel dans mon dos !

— Visiblement, vous utilisez Word, alors je me suis dit qu'Office était bien installé.

« Office était bien installé » ? Je n'ai pas compris un mot, mais j'étais heureuse de posséder le logiciel. Incapable d'installer Word, j'avais sollicité l'aide d'une